

L'ART DE TENIR LA MORT EN ÉCHEC



Grâce aux tutoriels et aux applications en ligne, les échecs n'ont jamais été aussi populaires. Cette passion accompagne depuis sa jeunesse le romancier **Jean-Philippe Toussaint**, qui vient de publier *L'Échiquier*. C'est avec enthousiasme qu'il a échangé avec l'un des plus grands champions actuels, **Maxime Vachier-Lagrave**, afin de saisir pourquoi un simple jeu offre une métaphore si puissante de l'existence.

Propos recueillis par **Alexandre Lacroix** / Photos **Manuel Braun**



JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT

Il a été champion du monde junior de Scrabble dans sa jeunesse. Son premier roman *La Salle de bain* (Éditions de Minuit, 1985), qui s'inscrivait dans la tradition du Nouveau Roman, a marqué sa génération avant d'être adapté au cinéma. Mettant de côté le goût de l'expérimentation formelle et de l'acuité des descriptions propre à cette voie littéraire, il prend une orientation différente avec la tétralogie composée de *Faire l'amour* (2002), *Fuir* (2005), *La Vérité sur Marie* (2009) et *Nue* (2013), qui dissèque le caractère instable des amours contemporaines. Son œuvre, traduite en vingt langues, fait l'objet de travaux universitaires. En parallèle à *L'Échiquier*, il publie en cette rentrée *Échecs*, nouvelle traduction du récit de Stefan Zweig *Schachnovelle* (précédemment paru sous le titre *Le Joueur d'échecs*).

MAXIME VACHIER-LAGRAVE

Déjà champion de France dans la catégorie des moins de 8 ans en 1997, il remporte trois fois le championnat de France en 2007, 2011 et 2012. Il s'est vu décerner le titre de « grand maître international », à seulement 14 ans, en 2005, avant de se hisser au rang de 2^e joueur mondial en 2016-2017. Il a également remporté de nombreux tournois en blitz (parties d'une durée de dix minutes) et en parties rapides dans les années suivantes. Il est l'un des très rares joueurs à avoir franchi la barre symbolique de 2800 points au classement Elo, pour monter jusqu'à 2819. Depuis, son positionnement évolue dans le top 15. Il évoque son métier dans *Joueur d'échecs* (Fayard, 2017), où il prend soin de casser l'image d'Épinal du monstre froid ou de la machine à calculer inhumaine, et raconte sur un ton libre sa relation à l'alcool, à la nourriture, à la vie.

L'*Échiquier*, le nouveau roman de Jean-Philippe Toussaint, est construit en soixante-quatre courts chapitres, autant qu'il y a de cases sur le damier noir et blanc du jeu d'échecs. Il y est question de souvenirs d'enfance, d'amis disparus, de la période du confinement, de l'écriture – mais c'est aussi un autoportrait de l'auteur en amateur d'échecs. La structure du livre imite librement la résolution d'un problème qu'on appelle la « polygraphie du cavalier » (seriez-vous capable de parcourir toutes les cases d'un échiquier avec votre cavalier sans vous poser jamais deux fois sur la même?) : chaque chapitre a tendance à être orthogonal au précédent, à le prendre à revers ou à décaler la perspective, comme si l'écrivain progressait en L.

Après avoir lu ce roman d'une passion, nous avons eu envie de proposer à Jean-Philippe Toussaint de dialoguer avec un joueur d'échecs professionnel, et le nom de Maxime Vachier-Lagrave s'est imposé. Grand maître international à 14 ans, Maxime a été n° 2 mondial en 2016 et 2017, derrière Magnus Carlsen. Il excelle en parties rapides et au blitz, discipline dans laquelle il a été sacré champion du monde en 2021. De surcroît, il a publié un livre sur son métier, *Joueur d'échecs*, et s'exprime avec pédagogie et humour sur sa pratique, ce qui n'est pas si courant à ce niveau d'excellence.

L'écrivain et le joueur d'échecs se sont rencontrés à la fin du mois d'août et, de façon inhabituelle, ils ont dialogué ensemble – du jeu d'échecs comme métaphore de l'existence – mais ils ont aussi disputé une partie amicale, Toussaint avec les blancs, dont deux positions clés sont données en fin d'article.

Jean-Philippe Toussaint, quand nous vous avons proposé ce dialogue, vous avez répondu : « *Je serais ravi de m'entretenir avec Maxime Vachier-Lagrave, dont je me souviens avoir suivi sur Internet le match de départage qu'il a effectué à Varsovie en décembre 2021 pour devenir champion du monde de blitz.* » Est-ce tout à fait normal?

JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT : Les échecs ont beaucoup compté pour moi à certaines périodes de ma vie. Au sortir de mes études, je me suis mis à devenir un amateur assez assidu, j'allais à la bibliothèque du Centre Pompidou pour étudier des manuels de théorie et jouer avec d'autres passionnés. C'était aussi l'époque des duels entre Kasparov et Karpov. Je me suis même rendu au Park Lane Hotel de Londres pour suivre l'une de leurs confrontations de 1986, et également à Lyon pour leur dernière rencontre en 1990...

MAXIME VACHIER-LAGRAVE: Je ne peux pas en dire autant. À ma décharge, je n'étais pas né!

J.-P. T.: C'était une autre époque, il n'était pas aisé de suivre une compétition en direct. Pendant mes études, nous étions quelques aficionados à nous rendre dans une librairie spécialisée du boulevard Saint-Germain pour suivre les principaux matchs. Ils recevaient les coups par téléphone ou par Télec, nous affichions les déplacements sur un échiquier mural pour les commenter...

M. V.-L.: Ça devait être génial avant que l'informatique ne s'en mêle: tout ne tenait qu'à des spéculations, des dialogues entre joueurs, il n'y avait aucune certitude dans l'analyse. Cela ménageait le suspense.

J.-P. T.: Ensuite, dans les années 1990, mon intérêt pour le monde des échecs a décliné. La grande rivalité Karpov-Kasparov a laissé la place à une situation plus confuse.

M. V.-L.: Les choses se sont brouillées, parce qu'en plus du championnat du monde classique, la fédération internationale, ou FIDÉ, a organisé son propre championnat du monde. De nouveaux joueurs ont émergé – Viswanathan Anand, Vladimir Kramnik ou Veselin Topalov –, mais le public n'arrivait plus à saisir qui était le n° 1.

J.-P. T.: Jusqu'en 2005, la période est tout de même restée dominée par Kasparov. Il se préparait physiquement aux matchs, en faisant des pompes, du footing. Je me souviens encore de son entrée en scène dans les salons du Park Lane Hotel en 1986, en costume gris foncé et cravate, s'avancant sur l'estrade comme un boxeur, décidé, prêt à en découdre, les épaules carrées, trapu, comme une bête fauve ou un lutteur de foire. D'ailleurs, il impressionnait ses adversaires...

M. V.-L.: Il était très difficile à jouer! Je ne l'ai affronté qu'une seule fois, lors de parties d'exhibition, en 2011. Il n'y avait aucun enjeu, et pourtant, il se permettait un comportement qui, de nos jours, ferait l'objet d'un signalement à l'arbitre. Il se mettait très en avant et soufflait bruyamment, comme un taureau furieux, toutes les six ou sept secondes. Le faisait-il exprès? Était-ce son attitude quand il était plongé dans un effort mental? Toujours est-il qu'il était presque impossible de rester concentré face à lui.

J.-P. T.: Ce charisme, cette énergie qu'il dégageait déstabilisaient ses adversaires

humains mais n'ont eu aucun impact sur Deep Blue, l'ordinateur d'IBM contre qui il a perdu en 1997. Toujours est-il que, des années 1990 à l'arrivée de Magnus Carlsen en tête du classement, en 2013, mon intérêt pour les échecs s'est endormi. Il m'est revenu pendant le confinement, quand j'ai commencé à écrire ce qui allait devenir *L'Échiquier* et que j'ai compris que j'allais raconter mon amitié avec Gilles Andruet, champion de France d'échecs en 1988. Un jour, ce dernier a surgi dans notre cercle à la bibliothèque du Centre Pompidou, et il nous a lancé: « *Je vous prends tous les cinq à l'aveugle!* » Il nous a battus en énonçant ses coups en l'air, sans regarder les échiquiers, jouant cinq parties en parallèle dans sa tête. C'était comme si nous rencontrions un extraterrestre. Il s'agissait d'un personnage hors du commun. Par la suite, même quand nous nous sommes perdus de vue, j'ai entendu parler de ses frasques dans les tournois. Il a été mêlé à plusieurs incidents, le plus grave pendant le championnat de France 1989, à Épinal, même la radio nationale en avait fait état.

M. V.-L.: Et on en parle encore! Quelques années plus tôt, lors d'un championnat de France, dans une partie contre Bachar Kouatly, Gilles Andruet s'est amusé à faire cliqueter une canette qu'il tenait dans sa main. Son adversaire lui a demandé d'arrêter, une fois, deux fois... avant de lui flanquer une gifle.

J.-P. T.: Pendant le confinement, mon travail d'écriture m'a ramené à cette amitié de jeunesse mais aussi au jeu d'échecs. J'ai découvert que sur Chess.com, je pouvais faire des parties en dix minutes avec des gens de mon niveau, entre 1400 et 1600 Elo, et qu'il était devenu facile de suivre les championnats, comme celui de Maxime à Varsovie. Disons que je suis aux échecs ce qu'un mélomane est à la musique. Le mélomane se passionne, connaît parfois pas mal de choses, va au concert s'il en a l'occasion, mais si vous lui tendez un violon, il n'y a plus personne...

Comment les échecs sont-ils entrés dans vos vies?

M. V.-L.: Quand j'étais enfant, mon père, informaticien, me voyait jouer avec ma calculatrice. Pour le Noël de mes 5 ans, il m'a offert un jeu d'échecs électronique, un échiquier réel sur lequel vous pouvez jouer contre l'ordinateur. Il y avait un manuel dans la boîte. J'ai réglé l'ordinateur sur le premier niveau et j'ai perdu ma première partie! Mais j'ai gagné la deuxième. Ensuite, c'est venu très vite, j'ai absorbé le contenu du manuel et je franchissais un niveau par jour. Je pense même avoir traversé seize niveaux d'une traite. Je ne

saurais dire ce qu'il se passait à ce moment-là dans mon esprit d'enfant, il y avait sans doute une prédisposition. Mon père a trouvé un club dans lequel m'inscrire, à Créteil, où enseignait le maître international Eric Birmingham... À 6 ans, je me suis qualifié à l'arrache pour le championnat du Val-de-Marne, puis d'Île-de-France, et finalement j'ai remporté le championnat de France dans la catégorie des moins de 8 ans. C'était totalement imprévu.

J.-P. T.: Ce qui m'étonne, c'est la méconnaissance qui règne, surtout en France, sur la pratique des échecs. J'ai commencé à jouer au sortir de l'adolescence, avec mon père, en vacances. Nous ne soupçonnions même pas l'existence d'une technique des échecs, que Maxime a saisie avec précocité. Et pourtant nos parties duraient des heures. Nous avions chaque coup, parce que nous avions l'impression que c'était un combat direct de nos intelligences. Quand j'ai découvert qu'il y avait un savoir à assimiler pour progresser, j'ai voulu communiquer mon enthousiasme à mon père. Je suis sorti de notre schéma d'ouverture habituel (1.e4 1.e5), et j'ai joué 1.e5 avec les noirs. Mon père a été surpris. Loin de vouloir acquérir des connaissances à son tour, quand il a compris que je pouvais le battre, il s'est désintéressé des échecs. Sans doute ne pouvait-il pas perdre face à moi, la dimension symbolique était trop forte.

M. V.-L.: Les choses bougent. Pour la démocratisation de la culture des échecs, Internet a été un relais puissant, il suffit d'aller voir le nombre de tutoriels sur YouTube! Un jeune joueur qui fait de la compétition travaille six à huit heures par jour en ligne ou sur des logiciels, tandis que je ne pratiquais que deux heures au grand maximum avec mon échiquier électronique et mes bouquins. Par ailleurs, l'informatique a désacralisé les coups. Si vous suivez un match sur Internet, un logiciel évalue en temps réel l'évolution des positions des joueurs, il y a une jauge qui donne l'avance ou le recul généré par chaque déplacement. La conséquence est que le coup du grand maître, qui semblait tomber du ciel comme un oracle indéchiffrable, n'est plus nimbé de mystère, il est noté avec une certaine dose d'objectivité – même si un coup peut paraître mauvais dans l'instant à une IA et s'inscrire dans une stratégie plus ample.

Nous abordons un paradoxe: le jeu d'échecs est très ancien, mais la manière de jouer a énormément évolué au cours du siècle écoulé...

M. V.-L.: Absolument! Je ne suis pas un historien des échecs, mais le jeu existe



« Quand vous jouez aux échecs, vous ne vous sentez plus menacé. Vous bénéficiez d'une protection intégrale contre les menaces extérieures »

JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT

depuis environ deux millénaires. Les règles modernes des échecs ont été fixées vers 1500. Elles ont assez peu évolué: le roque a été ajouté en 1560 et le fait que l'on puisse promouvoir une pièce de sa couleur en 1814.

J.-P. T.: La prise en passant a été proposée à la fin du XVI^e siècle par Ruy López, non ?

M. V.-L.: À part ces légères adjonctions, les règles sont remarquablement stables. L'analyse systématique des stratégies a eu de grands précurseurs, dont Philidor [1726-1795], l'un des premiers à étudier les finales techniques, et l'on est émerveillé du niveau d'élaboration qu'il a pu atteindre avec les moyens à sa disposition. Cependant, le niveau mathématique de la discipline a explosé durant la première moitié du XX^e siècle, puis avec l'école soviétique pendant la guerre froide et enfin avec l'usage de l'intelligence artificielle. Aujourd'hui, si j'ai une intuition sur une ouverture ou un coup, je peux m'aider d'un logiciel pour en dérouler les conséquences. Ce

travail mécanique aurait pris des heures, voire des jours autrefois.

Un grand maître actuel pourrait donc battre facilement n'importe quel champion d'avant 1960 ?

M. V.-L.: Pas même besoin d'aller chercher un grand maître ! Mettons qu'un champion d'autrefois soit téléporté de nos jours sans avoir accès aux connaissances qui se sont accumulées: il aurait le niveau d'un bon joueur de club. Ce qui n'enlève rien aux mérites des champions du passé.

J.-P. T.: Cette montée en préparation et en performance s'observe dans tous les sports: les compétiteurs d'aujourd'hui sont très au-dessus de ceux des années 1950.

M. V.-L.: C'est pourquoi je combats l'idée naïve selon laquelle les échecs permettraient une mesure de l'« intelligence pure ». Cette notion d'intelligence laisse de côté l'apprentissage et l'entraînement, qui sont

fondamentaux. Elle suggère qu'il n'y a pas d'histoire de la discipline. Et puis, tout sport requiert une intelligence spécifique: considérez la vision du terrain que développent les footballeurs, la subtilité de leurs passes et de leurs appels... Qui d'entre nous pourrait en faire autant ?

Jean-Philippe, votre roman propose des analogies stimulantes entre le jeu d'échecs et l'écriture. Pouvez-vous nous les présenter ?

J.-P. T.: Le jeu d'échecs produit énormément de métaphores, mais elles ne sont pas toutes très pertinentes. Quand on affirme qu'une partie d'échecs s'est engagée entre le gouvernement et l'opposition, ou entre deux pays, cela me semble être un lieu commun assez paresseux. Pourtant, il y a tout de même des métaphores stimulantes avec les échecs. Lorsqu'on écrit, il arrive qu'un passage se présente à nous à la manière d'un problème d'échecs. Il m'est ainsi arrivé de me trouver avec, dans mon échiquier mental, les cinq pièces suivantes: main, regard, vie, amour, art. Il me semblait qu'il devait exister une combinaison idéale entre ces mots, mais je tournais autour, un vrai casse-tête. La solution m'est finalement apparue et je l'ai aussitôt notée: « *La main et le regard, il n'est jamais question que de cela dans la vie, en amour, en art.* »

M. V.-L.: Sauf qu'une partie d'échecs n'est pas tout à fait une suite de problèmes ! Lors d'une partie, dans 90 % des cas, je vais réussir à prédire ce que va jouer mon adversaire, donc le jeu se poursuit sur un rythme logique. Ma position contraint celle de l'autre. Le but est d'ailleurs de ne laisser à l'autre qu'une très faible marge de manœuvre. Puisqu'il va jouer à chaque fois son meilleur coup, que s'en écarter lui serait préjudiciable, il avance sur une ligne de crête. Une sorte de loi de la nécessité logique dirige la dynamique de la partie. Cependant, certaines situations sont critiques. C'est là qu'il faut prendre le temps de réfléchir, jusqu'à ce que les choses se débloquent.

J.-P. T.: L'écriture d'un roman avance aussi un peu comme ça ! L'auteur a une idée de la *ligne du livre*, il sait où il veut aller. Cependant, il me semble indispensable de rester toujours ouvert à l'exploration des variantes qui peuvent se présenter en cours de route.

M. V.-L.: Cela ne fonctionne pas exactement de la même façon aux échecs, le calcul des variantes. Admettons que j'aie, à un moment de la partie, trois possibilités

• pertinentes et qu'il en aille de même pour mon adversaire. Cela fait neuf possibilités pour le premier coup, mais à six coups on est à 729 possibilités. Même si vous calculez très bien, ça ne va pas le faire, vous ne pouvez pas à une étape de la partie évaluer ces 729 possibilités. C'est pourquoi vous devez éliminer une part des variantes par l'intuition et ne développer réellement par le calcul que certaines d'entre elles. Même ainsi, comme la position de votre adversaire est contraignante pour vous, il vaut mieux parler de « variantes forcées » que de « possibilités ouvertes », et cela me semble une différence importante par rapport à l'écrivain qui peut, à tout moment, quitter sa ligne directrice pour aller où il veut.

Vous dites que la relecture des épreuves, juste avant la parution d'un livre, est un art assez proche de celui des finales aux échecs. Pourquoi cette autre analogie ?

J.-P. T. : Dans la relecture des épreuves, il n'y a plus de place pour la créativité. On ne va pas réécrire le livre, c'est trop tard. On se concentre sur d'autres aspects du texte, qui sont techniques et spécialisés: syntaxe, orthographe, éventuellement traque des répétitions. On évolue dans une tâche contrainte, qui exige surtout de l'attention.

M. V.-L. : La théorie des finales a été défrichée, comme je le disais, par Philidor et elle est hautement mathématique – moi qui suis plutôt calculateur, c'est un domaine que j'apprécie. Je vais prendre un exemple: vous n'avez plus sur l'échiquier que tour et fou contre tour. Avec les deux rois, ça fait cinq pièces. Qui va gagner? Ce que dit la théorie des finales dans ce cas, c'est que le fou seul ne peut gagner, donc en cas d'échange des tours la partie est nulle. Ensuite, si le roi de l'adversaire est au centre, il ne va en général rien se passer, sauf si l'on arrive à faire une fourchette [*un coup tactique qui attaque deux pièces adverses ou plus à la fois*]. Cependant, il y a une zone sur l'échiquier qui correspond aux positions dangereuses pour le roi adverse et ouvre la possibilité d'aller au mat. Là, il s'agit de trouver le chemin mathématique vers la victoire, d'enchaîner des coups forcés mais aussi des coups d'attente, des subtilités. Il y a des techniques complexes pour emmener la pièce adverse sur de plus mauvaises cases.

J.-P. T. : Les grands maîtres sont infiniment meilleurs que les amateurs dans les finales. Tout simplement parce qu'ils sont supérieurs en technicité. Vous-même, vous êtes redoutable...



« Lorsque vous avez perdu, toute protection semble s'être évaporée, et l'on se sent exposé. Mais c'est ce qui donne de l'humilité »

MAXIME VACHIER-LAGRAVE

M. V.-L. : Disons que je me débrouille mais je ne suis pas le meilleur, il me reste quelques lacunes dans les finales de tours!

Maxime, on retrouve le même niveau de technicité dans la théorie des ouvertures ?

M. V.-L. : Bien sûr, mais ce domaine a beaucoup évolué du fait des intelligences artificielles. Auparavant, chaque joueur avait ses ouvertures préférées, dont il maîtrisait bien les variantes et qui composaient sa signature. Mais aujourd'hui, comme le niveau de maîtrise des grandes classiques est à peu près le même dans l'élite mondiale, un primat est donné à l'effet de surprise. Avant, disons qu'il n'y avait que quatre ou cinq coups qui semblaient les meilleurs avec les blancs. Désormais, un joueur peut commencer par 1.b3, ce qui était autrefois considéré comme mauvais. L'innovation est venue en partie des supercalculateurs qui ont montré que certaines options à première vue insolites étaient efficaces. Cela a rendu une bonne

part de la littérature spécialisée sur les ouvertures – qui occupait des rayonnages entiers dans les années 1980 – caduque!

Dans un essai intitulé *L'Urgence et la Patience* [2012], Jean-Philippe souligne que l'écrivain doit tenir ces deux pôles dans son écriture: l'urgence, c'est-à-dire la pression de la nécessité intérieure, et la patience du métier. Pour vous, Maxime, champion au blitz et en parties rapides, que signifie l'urgence ?

M. V.-L. : La patience est aussi nécessaire que l'urgence, même dans le blitz! Ce qui est à éviter au cours des dix minutes du blitz, c'est l'excès de précipitation. À l'opposé, dans les parties longues, nous disposons d'environ quatre heures. Cela ne signifie pas qu'on peut prendre son temps à l'infini – consacrer quarante minutes à un coup serait une vraie limite. Aussi une dose d'urgence est indispensable. On peut facilement se perdre dans ses pensées en parties longues. Ce qui fait la différence quand on joue au blitz, c'est la part

laissée à l'instinct. Après quelques coups, quand la partie commence à ressembler à quelque chose, je vais visualiser un plan de jeu, ce que je veux obtenir. Par la suite, je devrai éliminer méthodiquement toute surprise désagréable, mon temps de réflexion va se concentrer sur la manière de faire barrage au contre-jeu adverse, ce qui me garantit de pouvoir suivre mon plan de jeu.

J.-P. T. : Je suis heureux d'entendre Maxime montrer que cette distinction entre urgence et patience est opérante aux échecs. Je pressentais qu'elle avait quelque chose d'universel, qu'elle pouvait fonctionner dans bien d'autres domaines de l'activité humaine... Mais pour expliquer ce que j'entends par là dans l'écriture, je ferais une métaphore avec le monde des abysses. Ce qu'il faut, c'est essayer de plonger très profond en soi pour atteindre le territoire de l'urgence, ce moment où l'écriture va surgir presque toute seule. Néanmoins, pour atteindre ce territoire, il faut une infinie patience, en passer par des paragraphes inaboutis, des essais avortés, des ratures...

La pratique de l'écriture comme celle des échecs, dites-vous, constitue une sorte d'« abri mental ». Pouvez-vous développer cette idée ?

J.-P. T. : Je me suis tourné vers les échecs et la littérature autour de mes 20 ans. Avec le roman, j'ai trouvé la possibilité d'une fuite dans l'imaginaire. Avec les échecs, on a aussi l'impression d'être le créateur de ses propres parties, à partir de règles simples. Il y a vingt-six lettres dans l'alphabet, mais, par leur combinaison, vous pouvez remplir des bibliothèques. Il y a soixante-quatre cases sur un échiquier, mais le calcul de Shannon suggère qu'il y aurait 10^{120} parties possibles...

M. V.-L. : ... Contre 10^{80} atomes dans l'Univers observable ! Les échecs s'offrent à une exploration sans fin. Je n'en ai pas fait le tour après vingt-cinq ans de pratique.

J.-P. T. : Quand vous écrivez ou que vous jouez aux échecs, vous ne vous sentez plus menacé. Vous n'avez plus peur de la mort. Vous bénéficiez d'une protection intégrale contre les menaces extérieures, vous tenez provisoirement à distance les misères de l'existence et l'état du monde.

M. V.-L. : À un bémol près : quand je suis en compétition et que ma position est défavorable, n'importe quel bruit, le simple vol d'une mouche deviennent insupportables !

J.-P. T. : Précisément parce que vous avez envie d'être encore plus protégé ! Vous aimeriez que votre bulle soit encore plus étanche ! C'est métaphysique. La littérature comme les échecs sont des occupations intellectuelles, des *divertissements* au sens pascalien, qui nous font échapper momentanément aux misères de notre condition humaine.

M. V.-L. : C'est vrai, mais le vécu de la compétition est tout de même différent : lorsque vous avez perdu et que vous rentrez à l'hôtel, il vous faut absorber votre échec, prendre quelques heures pour l'endosser. Parfois, cela ne passe pas, et pourtant il faut trouver la ressource de revenir à l'assaut le lendemain. Ce vécu de l'échec est si violent qu'il détourne parfois certains joueurs de la compétition à haut niveau. Là, malheureusement, toute protection semble s'être évaporée, et l'on se sent au contraire exposé. Mais c'est ce qui donne de l'humilité, et l'espoir de ne jamais cesser de progresser ! ♦

■ ♔ ■ PLACE AU JEU!



Voici les deux moments décisifs de la partie entre Maxime Vachier-Lagrave et Jean-Philippe Toussaint



Le coup qui a fait basculer la partie en défaveur des blancs (que joue Jean-Philippe), nous explique ensuite Maxime lors du débriefing, est cette avancée du pion blanc en d5. Il aurait fallu dégager le fou (en a3) ou jouer les pièces attaquantes de manière plus active, car, très rapidement, Maxime va prendre le contrôle des opérations dans le camp adverse.

Après ce déplacement du cavalier noir, Jean-Philippe abandonne et serre la main de son adversaire.